
CLARISSE SABARD

CEUX QUI
VOULAIENT
VOIR
LA MER

ROMAN

L'auteure qui a conquis
200 000 lecteurs


CHARLESTON

CLARISSE SABARD

CEUX QUI VOULAIENT VOIR LA MER

*« Ceux qui voulaient voir la mer
Ne connaissaient pas la misère
Ils avaient fait tant de rêves
Voir le soleil mourir dans la mer... »*

Pour des raisons personnelles, Lilou décide de quitter Paris pour Nice avec son fils, Marius. Et en arrivant dans le Sud, elle ne s'attendait pas à s'attacher à Aurore, cette vieille dame qu'elle croise au parc et qui commence à lui raconter sa vie.

Chaque jour, Aurore attend le retour de son amoureux, Albert, parti tenter sa chance à New York après la guerre. Mais malgré sa promesse, il n'est jamais revenu...

Lilou décide alors de tout faire pour retrouver le grand amour de son amie. Mais à trop vouloir remuer le passé, le présent ne risque-t-il pas de la rattraper ?

**« UNE ODE À L'AMOUR, ENTRE PASSÉ ET PRÉSENT,
AVEC UNE TOUCHE DE RÉALITÉ QUI REND
LE TOUT INCROYABLE. »**

Alexandra, du blog La bibliothèque des rêves

ISBN : 978-2-36812-450-5



9 782368 124505

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Comme toujours chez Clarisse Sabard, les décors sont magnifiques et tellement bien décrits que l'on s'y croirait. Un roman plein d'espoir, qui nous invite à toujours aller de l'avant et à voir les côtés positifs de notre vie, quel que soit notre passé. »

Harmony, du blog *La fille Kamoulox*

« Clarisse Sabard rend hommage à la vie et à ce qu'elle a de plus beau et de plus puissant : l'amour. »

Élodie, du blog *Eliot et des livres*

« Ce qui me marque à chaque fois dans les romans de Clarisse Sabard, c'est l'authenticité qui y règne, une chaleur qui se niche dans notre cœur de lecteur. [...] Une ode à l'amour, entre passé et présent, avec une touche de réalité qui rend le tout incroyable. »

Alexandra, du blog *La bibliothèque des rêves*

« Les premières pages tournées, nous voilà prises au piège : addictif, touchant, bouleversant ! Clarisse Sabard sait nous tenir éveillées jusqu'au bout de la nuit, un véritable *page turner* ! »

Laura, du blog *Devoratix Libri*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

De la même auteure, aux éditions Charleston :

Les Lettres de Rose, Prix du Livre Romantique, 2016

La Plage de la mariée, 2017

Le Jardin de l'oubli, 2018

La Vie est belle et drôle à la fois, 2018

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-450-5

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Clarisse Sabard

CEUX QUI VOULAIENT
VOIR LA MER

Roman


CHARLESTON

*À ma grand-mère : jamais je ne me lasserai de t'écouter
raconter comment c'était avant.*

À toutes les femmes qui ont su renâître et se réinventer.

« *L'essentiel, chacun sur nos chemins solitaires, c'est de croiser
d'autres perdus de la vie et de se réchauffer quelques instants
les uns contre les autres. »*

Gilles Legardinier, *Et soudain tout change*

« *La nuit n'est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis,
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin,
une fenêtre ouverte,
une fenêtre éclairée. »*

Paul Éluard, *Derniers poèmes d'amour*

PROLOGUE

Coney Island, septembre 1969

A PEINE EUT-IL ÉMERGÉ de la bouche de métro qu'une sensation de dépaysement déferla sur lui. Coney Island se situait à seulement une heure de Manhattan et n'importe qui dans cette péninsule à l'ambiance de parc d'attractions était convié à oublier la frénésie de la vie citadine.

Albert consulta sa montre et se dirigea d'un pas tranquille vers Surf Avenue. Il était en avance, comme souvent, et décida de s'arrêter chez Nathan's. Si quelque chose devait lui manquer, ce serait bien les fameux hot-dogs qui avaient rendu le restaurant si célèbre. Au plus fort de la saison, les files d'attente débordaient jusque sur les trottoirs, déjà encombrés de badauds venus pour la journée à la plage, malgré le déclin du quartier.

En général, Albert fuyait Coney Island de mai à septembre. Il avait pourtant d'heureux souvenirs ici : les après-midi à brûler sous le soleil vif, à se rafraîchir dans l'océan et à sauter dans les vagues. C'était sur l'une de ces

plages que Bobby avait fait ses premiers pas. Oui, il y avait passé de si longues heures en compagnie de Rupert et de sa sœur, qui étaient devenus sa famille ! Tout cela appartenait désormais à un temps révolu, à l'époque où les dernières attractions, comme le Steeplechase Park, n'avaient pas encore fermé leurs portes. Depuis que son fils avait grandi, la foule l'oppressait. Il ne supportait plus ces processions interminables, des transhumances, comme il les appelait de façon péjorative, où l'on ne pouvait que jouer des coudes pour espérer respirer un peu. C'était ainsi partout : sur les larges avenues, dans le métro, dans les grands magasins. Et l'été, à Coney Island. La longue étendue de sable était alors si bondée qu'il fallait arriver de bonne heure si l'on voulait trouver une place.

Le charme s'était brisé, inexorablement.

— Qu'est-ce que je vous sers, monsieur ?

Albert sursauta, brusquement tiré de sa rêverie. Derrière le comptoir, un jeune serveur noir, tablier blanc et toque à l'effigie de l'enseigne vissée sur la tête, attendait patiemment sa réponse.

— Je vais prendre un dog chili. Et tu ajouteras un Pepsi, fiston, s'il te plaît.

Il régla la note, laissa un généreux pourboire et emporta son repas sur Riegelmann. La promenade recouverte de planches en bois était tranquille, aujourd'hui. Cinq kilomètres qui bordaient la plage d'un côté et les manèges de l'autre, avec les barres d'immeubles et des odeurs de nourriture frite en toile de fond. Quelques rares enfants s'égayaient et s'obstinaient à faire voler des cerfs-volants, avant de tourner des figures pleines d'espérance vers les attractions abandonnées. Des couples se baladaient main dans la main, des personnes âgées discutaient sur des bancs. Il avança vers la plage, le lieu convenu pour le rendez-vous, et dégusta son hot-dog, en observant le ballet des mouettes intéressées par la nourriture qui abondait. Il commençait à avoir trop chaud et retira sa veste, qu'il déposa à côté de lui. Des adolescents aux longs cheveux emmêlés passèrent à proximité, tout en fredonnant

Fire, de Jimi Hendrix. Parmi eux, une jeune fille tirait sur un joint et le toisa d'un air bravache. Il laissa flotter un regard attristé sur elle ; Bobby fréquentait peut-être ce genre d'individus lorsqu'il avait le dos tourné.

Bobby ! Ne devrait-il pas le forcer à le suivre ? Il pourrait poursuivre ses études, là-bas. Mais l'adolescent n'avait jamais rien connu d'autre que l'effervescence new-yorkaise et risquait de s'ennuyer. C'était l'un des sujets qu'il devrait évoquer avec Rupert.

Son ami arriva avec un quart d'heure de retard, ce qui était somme toute très peu quand on le connaissait.

— Ciel un peu gris pour une baignade, non ? déclara-t-il en guise de salut.

Albert avala une longue gorgée de Pepsi.

— L'air est lourd. Ça ne m'étonnerait pas qu'on ait de l'orage.

Rupert s'assit près de lui et fixa son regard sur l'horizon. L'immensité de l'océan avait toujours eu tendance à lui donner le vertige.

— Albert, dis-moi que tu avais une bonne raison de me faire quitter le Village.

Ce dernier lâcha un rire bref.

— Greenwich Village... Comme le temps de la 9^e Rue est loin !

— Nous étions jeunes, grimaça Rupert.

— Et nous avions toute la vie devant nous.

Son ami haussa les épaules.

— On n'est pas encore finis, mon vieux. Quitte à évoquer le passé, tu aurais pu me convoquer à Washington Square. Ça aurait eu davantage de gueule.

Albert secoua la tête.

— Je ne supporte plus Manhattan.

— Allons, c'est le chagrin qui te fait parler.

— Ce que j'ai découvert m'a anéanti, tu le sais ?

Rupert alluma une cigarette, aspira une longue bouffée de nicotine, avant de l'exhaler par le nez.

— J'étais au courant, fit-il, gêné.

Albert le considéra, interloqué.

— Depuis le début ? parvint-il à articuler, en proie à une agitation nouvelle.

— Pas vraiment, non. C'était en 1958. Un soir elle a débarqué chez moi, complètement désespérée. Elle m'a dit que vous vous étiez disputés, pour une brouille, sûrement. Elle était terrifiée à l'idée de te perdre. Je l'ai écoutée autour d'une bouteille de scotch et elle m'a tout avoué.

Albert se leva et, mains enfoncées dans ses poches, effectua quelques pas en direction de l'océan avant de revenir vers Rupert.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ? demanda-t-il, désappointé.

— Mets-toi à ma place, Bert. Je me trouvais dans une position délicate. Je ne pouvais pas la trahir.

— Donc tu as préféré me...

— Protéger. Pour ton bien et celui de Bobby. Je ne pouvais absolument pas deviner...

Ses yeux s'embruèrent de larmes lorsqu'il termina sa phrase, d'un ton plus bas :

— Je ne pouvais pas prévoir qu'elle allait... partir.

Albert se laissa tomber à côté de lui et poussa un long soupir.

— Je sais, Rupert. Je sais.

— Tu es en colère.

— Contre elle, uniquement. Je croyais l'aimer.

Rupert tourna vers lui une mine interloquée.

— Tu l'as aimée. Qu'est-ce que tu comptes faire, à présent ?

Albert observa machinalement un bambin en train de plonger la bouche dans le nuage rose de sa barbe à papa et asséna ce qui sonnait pour lui comme la seule évidence :

— Je pars loin d'ici.

— Je savais que j'aurais dû me prendre quelque chose à boire. Où ça ?

Albert laissa tomber un rire sans joie.

— Je vais essayer de la retrouver.

— C'est sérieux, alors. Tu reviendras ?

De nouveau, Albert se leva. D'un geste large, il engloba Coney Island.

— À quoi bon ? Regarde tout ça. Plus rien n'est pareil. La société change. Les gens changent. Mais ça n'évolue pas dans le bon sens.

Les mains enfouies dans le sable, Rupert parut méditer un instant sur ces paroles.

— Le monde bouge constamment, Bert. Depuis la nuit des temps.

— Je suis arrivé à New York avec la tête farcie d'idéaux. Je ne regrette rien car je l'ai vécu, mon rêve américain. Mais trop de bouleversements ont eu raison de mes certitudes. Je ne suis plus cet « étranger au paradis ».

Son regard sombra dans les eaux grises de l'Atlantique, au fur et à mesure que les notes du titre *Stranger in Paradise* emplissaient son cerveau.

Take my hand, I'm a stranger in paradise
All lost in a wonderland
A stranger in paradise...

Il les balaya d'un revers de la main, fermement décidé à ne pas se laisser infléchir par de vibrantes émotions qui émanaient d'un passé construit sur du vent.

— Depuis la crise industrielle, le Bronx et le Queens sont devenus de véritables friches... Dans tout Manhattan, les usines et les ateliers ferment les uns après les autres. Je ne reconnais plus cette terre pleine de promesses.

— Tu es pourtant à l'abri du besoin.

Albert hochait la tête. En effet, il avait travaillé dur, jusqu'à être en mesure de reprendre les rênes d'un restaurant très en vue.

— Oui, et pendant que moi, je peux me targuer d'avoir un bel appartement et un fils bien élevé qui envisage une carrière dans le droit, d'autres errent dans les rues, font les poubelles, tuent pour un peu de drogue, s'entassent dans des taudis. Est-ce donc ça, la splendeur de l'Amérique ?

Les tensions raciales, l'homophobie, le chômage et la corruption étaient en train de gangrener tout le système.

— Non, continua Albert, il y a vraiment quelque chose de pourri dans l'air, ici. Rien ne sera plus jamais pareil.

Une bourrasque souffla, charriant avec elle les embruns maritimes. Rupert renifla.

— Et Bobby ?

— Il pourra jongler entre la Floride et Manhattan, je compte sur toi.

— Tu plaisantes ? Je ne suis déjà pas fichu de faire obéir mon chat, alors un adolescent...

— Il est plus mature que toi, cela ne fait aucun doute.

— Ah, tu vois.

— Je lui laisse l'appartement jusqu'à ce qu'il soit en mesure de faire sa vie. Je veux juste que tu veilles à ce qu'il se nourrisse correctement et qu'il ne fasse pas de conneries. Qu'il voie du monde et ne passe pas tout son temps le nez fourré dans ses livres. Il me rejoindra pendant les vacances.

Avant que son ami puisse objecter, Albert précisa :

— L'argent ne manquera pas. J'ai vendu le restaurant. Rupert manqua s'étouffer.

— Tu as fait quoi ?!

— Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. Je m'en vais après-demain.

— N'est-ce pas un peu précipité ? Enfin, Bert, je t'en prie, donne-toi le temps de la réflexion. Ça fait tout juste un mois que...

— Cela fait un mois que j'ai réalisé que je suis passé à côté de ma vie, oui.

Sans un mot de plus, les deux hommes quittèrent leur place. Albert scruta pour la dernière fois la longue plage de Coney Island, tout en repoussant la foule de souvenirs qui tentait malgré tout de remonter à la surface.

Un chapitre de son existence était clos. Une seule chose comptait à présent : quitter cette ville qui pouvait vous broyer entre ses serres, et essayer de réparer le mal qui avait été fait.

Lilou

QUELQUES MINUTES PEUVENT SUFFIRE à faire basculer une vie. Pour moi, le déclic s'est produit il y a deux ans. C'était un vendredi, le 6 novembre 2015, à onze heures et quarante-sept minutes. Et c'est ma psy qui a été à l'origine de ce grand chamboulement.

Florence Joly donnait ses consultations dans un cabinet impersonnel situé au rez-de-chaussée d'un immeuble dont le seul avantage était de se trouver au fond d'une arrière-cour fleurie. Du moins, comme ce genre d'endroit peut l'être en plein mois de novembre, à Paris. À défaut d'avoir envie d'évoquer les récents événements (une rupture) et mon absence de larmes, j'avais passé une grande partie de notre entretien à fixer obstinément l'immense tableau accroché derrière le bureau. Il pouvait représenter, au choix, un tunnel sans fin ou les innombrables cernes d'un tronc d'arbre. Je n'ai jamais réussi à trancher.

Lassée du silence prolongé, ma psy m'a demandé tout

à coup :

— Gardez-vous de bons souvenirs de votre mère ?

Prise au dépourvu, j'ai un peu bafouillé, en me tortillant sur la chaise d'inspiration scandinave :

— Euh... C'est une question piège ?

— Réfléchissez, n'ayez pas peur.

Après trois secondes de réflexion, j'ai fini par admettre :

— Nous étions pauvres, mais heureuses, je crois. Enfin, avec le recul, ma mère faisait comme si c'était le cas.

La psy m'a doucement encouragée à poursuivre, d'un signe de la tête.

— Je pense à ces fois où nous allions au bord de la mer, en voiture. De temps en temps, elle nous préparait un sac et nous partions pour un week-end. C'était l'une des rares folies que nous nous permettions.

— Et c'était une chose que vous appréciez.

— Ce qui me plaisait, c'était le fait de rouler. Le temps paraissait s'étirer à l'infini. Nous chantions nos airs préférés à tue-tête. J'aimais vraiment cette sensation de... de liberté. C'était grisant. Tout devenait possible, vous comprenez ?

Je me suis surprise à sourire et j'en ai stoppé net mon monologue. Pas question de me montrer nostalgique d'une époque révolue depuis de trop nombreuses années.

— Ces escapades avec votre mère...

— Ne risquent plus de se reproduire, l'ai-je coupée d'un ton catégorique.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Pourtant, est-ce que cette sensation ne vous manque pas, parfois ?

— La mer me manque, ai-je alors répondu.

— *Votre* mère ? a-t-elle tenté de rebondir.

— Ma mère est morte depuis vingt-six ans et je ne me souviens presque plus de sa voix, de son visage et de son rire. Je ne sais pas si vous imaginez à quel point ça peut être perturbant.

— Vous parliez de l'eau, donc.

— Oui, de l'eau. Du sable mouillé, des embruns. Du vent qui s'engouffre dans les cheveux. Du soleil qui

réchauffe un corps frissonnant après une baignade.

Florence m'a adressé un de ses sourires professionnels, un sourire impassible qui n'atteignait jamais ses yeux et masquait parfaitement ses pensées. Ces rictus qu'on doit sûrement enseigner à l'école des pys pour rassurer les patients autant que les maintenir à distance.

— Et Marius ? Vous avez essayé de recréer ces souvenirs avec lui ?

Outrée, je me suis récriée :

— Hors de question. Je ne veux pas revivre ces sensations par procuration.

— Je ne vous demande pas cela. Je crois savoir qu'il aime l'océan, lui aussi.

J'ai senti une pointe de culpabilité me transpercer le cœur.

— C'est vrai. Le week-end dernier, encore, il m'a dit qu'il rêvait de vivre près de la mer.

Vivre au bord de la mer. Bien sûr, ce n'était pas la première fois que Marius évoquait le sujet. Tous les mêmes ont cette lubie, à un moment ou un autre, leur monde idéal dans lequel ils se projettent sans mal, où l'on vit les pieds dans l'eau tout en se nourrissant de glaces à la fraise servies par des super-héros.

Cette envie m'avait également effleurée plus d'une fois. La grisaille parisienne m'étouffait et tout, dans la capitale, me ramenait à ce passé tortueux que je tentais tant bien que mal de reléguer dans le tréfonds de ma mémoire. J'étais loin d'imaginer à quel point j'avais transmis à mon fils cette sensation de bien-être au contact de l'air iodé. Que ça lui était devenu nécessaire, à lui aussi. Mon petit bonhomme était tombé fou amoureux de l'océan.

L'évidence, soudain, m'a saisie. Mon instinct m'a murmuré que ce rêve était à portée de mains. La mer, déposée là, à nos pieds. Un nouveau départ.

Je me vois encore relever lentement la tête vers Florence Joly et déglutir.

— Vous pensez que... ?

— Je pense que chacun est libre de son destin. Libre de

se défaire des chaînes mentales qui le retiennent. Tout le monde peut choisir sa vie, Lilou. Même vous.

À cet instant où j'ai compris le sens de la thérapie que j'avais entamée deux ans plus tôt sans trop de conviction, la pendule a marqué onze heures et quarante-sept minutes.

Pour le commun des mortels, c'est l'heure à laquelle on sort un rôti du four pour le déjeuner. L'heure à laquelle on se réjouit de quitter bientôt le bureau pour acheter un sandwich, où l'on sort d'une séance de sport, du lit pour les couche-tard, l'heure à laquelle les écoliers rejoignent la cantine dans un joyeux brouhaha, l'heure à laquelle on allume la télé sur la deuxième chaîne parce que l'émission de Nagui va démarrer.

Pour moi, onze heures quarante-sept, c'est l'heure à laquelle ma nouvelle vie a commencé.

2

Avril 2017

— **O**N ACCÉLÈRE, dis-je en pressant le pas. Je devrais déjà être là depuis cinq bonnes minutes.

C'est *in extremis* que j'arrive à mon premier cours de yoga. Marius va s'asseoir sur un banc tandis que je me fraie un chemin parmi les tapis afin d'essayer de trouver une place pour le mien. Une dizaine de femmes sont en train de s'étirer et l'une d'entre elles se fend d'un large sourire en m'invitant à m'installer à ses côtés. Sa mine joviale est plutôt engageante. La jeune femme arbore un piercing entre les deux narines et ses épais cheveux bouclés, teintés de reflets cuivrés, sont ramenés en chignon sur sa nuque.

— Ça fait plaisir de voir une nouvelle ! chuchote-t-elle tandis que je déroule mon tapis. Ce n'est pas courant, en plein milieu de l'année.

Je lui rends son sourire et explique à mi-voix :

— J'ai emménagé à Nice il y a quinze jours. Quand j'ai vu que les séances étaient libres, j'ai foncé.

— Tu as bien fait. Tu vas voir, parfois c'est un peu *nawak*, mais c'est sympa si on arrive à ignorer celles des premiers rangs qui se pavanent devant Boris.

— Boris ?

— Le prof ! répond-elle en m'indiquant un grand métis moulé dans une tenue aux couleurs flashy.

Je reste un instant bouche bée face à l'incongruité de la situation : je m'attendais naïvement à tomber sur une coach (c'est comme ça qu'il faut dire à présent, paraît-il), la cinquantaine florissante, décidée à nous démontrer les vertus rajeunissantes du yoga. Mais à ma grande surprise, le cours est dispensé par un Antillais au prénom russe, dont l'excentricité ferait pâlir Lady Gaga et Katy Perry réunies. Il porte une tenue à rendre tout le monde épileptique, ce qui détonne franchement dans une ambiance censée nous apporter un nouveau souffle zen. Grand, musclé comme il faut, on voit au premier coup d'œil que Boris aime plaire et s'entretenir. Je comprends alors pourquoi la salle est remplie d'un parterre de femmes excessivement apprêtées, dans leurs leggings dernier cri et prêtes à convulser de douleur pour monopoliser toute l'attention du prof.

— Je m'appelle Cathy, poursuit ma voisine. Et toi ?

— Lilou.

— Bienvenue parmi nous.

J'ai à peine le temps de lui répondre que Boris nous demande de faire le chat. C'est-à-dire qu'on se met à quatre pattes, puis on inspire, on expire, on creuse le dos en tentant de ne pas visualiser l'image que doivent renvoyer tous ces arrière-trains en l'air. J'enchaîne avec plus ou moins (moins que plus, en réalité) de facilité les différentes postures tandis que le coach nous encourage (« et n'oubliez pas de respirer », il en a de bonnes !). Heureusement, Cathy semble très douée et m'aide à rectifier le tir quand mes chevilles (ou mes narines, c'est technique) ne retombent pas au bon endroit. Nous nous mettons naturellement à papoter.

— Alors, tu étais où avant de vivre ici ? veut savoir ma voisine de tapis.

— À Paris. J'avais envie de changement.

— En effet, tu es servie !

J'opine de la tête en songeant aux premiers jours de notre installation, durant lesquels Marius et moi avons découvert la ville. Tout est différent ici : l'eau et le ciel ne sont pas du même bleu que ce bord de mer normand auquel j'étais habituée petite, il n'y a pas de marées et les goélands ricanent avec l'accent du Sud. Les ruelles sont en permanence inondées de lumière ocre, quant aux magasins, ils ont déjà étalé le long de leurs devantures des bouées en forme de licorne ou d'alligator, les tourniquets à cartes postales et à magnets. Vivre ici, c'est un peu comme prendre un supplément de vacances.

Nous parlons à voix basse, mais Boris nous envoie très vite un regard dans lequel nous pouvons voir défiler toutes les méthodes de torture inventées depuis le Moyen Âge. Au moment du mantra (« oooooom »), j'entends Marius pouffer et me retiens d'éclater de rire à grand-peine. Je coule un œil vers Cathy, à présent plus concentrée que moi.

— Parfait ! applaudit Boris en se relevant. Mesdames, l'heure est venue de décompresser. Que diriez-vous d'un bon Boy George, aujourd'hui ?

Tiens, ils ont inventé une posture au nom du chanteur anglais ?

Soudain, les premiers accords du morceau *Karma Chameleon* emplissent la salle. Tout le monde se lève et commence à danser. J'observe les autres filles avec étonnement.

— On dirait que tes yeux vont tomber de tes orbites, Lilou ! s'esclaffe Cathy, en me voyant complètement médusée. Ça te fait une tête bizarre !

— C'est ce cours qui est un peu bizarre, non ?

Elle hausse les épaules avec désinvolture, avant de se déhancher comme une clubbeuse avertie. Par mimétisme, j'essaie de me trémousser sans trop y croire. Prétendre que je danse serait un peu exagéré. Je reste plantée là, en remuant vaguement les hanches. Boris ne s'y laisse pas prendre et, en trois pas, il me rejoint.

— Il va falloir apprendre à lâcher prise, la nouvelle ! me lance-t-il.

— Lilou, je marmonne, espérant encore pouvoir me cacher dans un trou de souris.

— Lilou. Personne n'est là pour te juger. Alors vas-y, lâche-toi. Regarde, même ton gamin s'éclate ! J'ai de la concurrence.

En effet, Marius s'est transformé en roi du *dancefloor*, sous les yeux à la fois ravis et amusés de ces dames.

You come and go, you come and goooo...

Le dieu du yoga soit loué, le morceau est déjà terminé. Mon soulagement n'échappe évidemment pas à Boris.

— Prochain cours mardi, me fait-il en se penchant à ma hauteur pour me fixer dans les yeux. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Cramoisie, je suis les autres élèves dans le vestiaire. Il faut toujours que ça tombe sur moi, ce genre de galère. Je pense m'inscrire à un traditionnel cours de yoga et je me retrouve à devoir m'agiter sur du Boy George, comme une otarie en état d'ébriété.

— C'était vraiment trop bien ! souligne Marius, sur le chemin du retour.

Cathy marche avec nous, jusqu'à sa station de tramway.

— Tu m'as l'air plus enthousiaste que ta mère, en tout cas ! souligne-t-elle en lui ébouriffant les cheveux.

La jeune femme consulte ses SMS, range son Smartphone à coque rose dans son sac à main, puis se tourne vers moi.

— Tu connais un peu de monde, à Nice ?

Je secoue la tête.

— Non, c'est aussi pour ça que je me suis inscrite au yoga. Marius est encore en vacances pour quelques jours et je prends mon nouveau poste à la rentrée.

Comme Cathy me demande ce que je fais, je lui parle un peu de mon métier.

— Je suis agent de bibliothèques. Ce qui consiste, *grosso modo*, à accueillir les lecteurs, recenser les entrées

et les sorties des livres, classer les collections et gérer les inscriptions.

— En fait, tu es la première personne qu'on rencontre quand on vient emprunter un livre, c'est ça ?

J'acquiesce joyeusement.

— *Yes*, madame. Je salue les gens et je leur distribue des sourires.

Dit comme ça, cela paraît propre au métier, mais je m'applique particulièrement à tenter de faire jaillir en eux une petite étincelle de bonne humeur pour leur faire oublier leurs soucis quotidiens. Si certains ne se départissent jamais de leur air bougon, d'autres se montrent surpris par mon côté affable. Mon apologie du sourire m'a surtout permis de découvrir que beaucoup de personnes ressentent le besoin de s'épancher. Souvent parce que plus personne ne les écoute. À mon ancien poste, je recueillais ainsi leurs confidences et me transformais en éponge : j'absorbais leurs secrets et leurs états d'âme comme d'autres collectionnent les papillons.

Le tramway de Cathy arrive, nous échangeons nos numéros de téléphone et nous nous quittons sur la promesse de nous retrouver à la prochaine séance de yoga.

Marius et moi parvenons rapidement à hauteur de notre nouvel immeuble. Conquise, j'embrasse les lieux du regard avant d'insérer ma clé dans le portail. Le logement est établi dans une ancienne villa de style Belle Époque, qui a été divisée en trois appartements. Il n'y a aucune vue sur la mer, la rue étant située dans une impasse des quartiers nord, principalement bordée par des résidences datant des années cinquante. L'endroit a beau être vieillot, je lui trouve beaucoup de charme. La façade tire davantage sur le gris que sur le blanc, la peinture des volets n'a plus franchement de teinte, mais on

devine encore quelques ornements. Le hall, dans lequel règne une permanente odeur d'encaustique, est baigné de lumière grâce aux vitraux Art nouveau qui forment des angles arrondis.

Alors que nous avançons dans l'allée, une voiture se gare devant l'immeuble. Je présume qu'il s'agit de mes voisins du deuxième étage, l'appartement du premier étant inoccupé. La seule chose que je sais d'eux, c'est leur nom, inscrit sur la boîte aux lettres : BRACHET Sylvain, Natacha, Vadim. Je n'ai pas osé aller sonner à leur porte pour me présenter, de crainte qu'ils imaginent que je cherche à m'incruster. Au moment où je pousse la porte du hall, une femme dans la quarantaine aux cheveux blond-cuivré raides comme des baguettes s'empresse de sortir du break familial, talonnée par un adolescent tout en longueur et en acné. Le jeune homme avise Marius et le salue.

— Rentre à la maison, Vadim ! lui enjoint sa mère.

Puis, s'efforçant de reprendre un air engageant malgré son sourire pincé, elle me demande :

— Vous êtes la nouvelle, c'est ça ?

Je lui tends la main (lui claquer la bise, dans l'immédiat, ne me semble pas être la solution la plus indiquée).

— Oui, je m'appelle Lilou. Et voici mon fils, Marius.

— Tout se passe bien ? Vous vous plaisez, ici ?

Elle enchaîne ces questions avec les doigts fermement repliés à l'intérieur de ses mains et une voix qui monte dans les aigus à chaque point d'interrogation. De toute évidence, pour une raison que j'ignore, ma voisine est crispée. J'espère que nous ne sommes pas trop bruyants.

— Nous sommes ravis, dis-je en souriant.

— Et votre mari, il n'est pas là ? questionne-t-elle, comme quelqu'un qui douterait que la chose soit possible.

Rares sont les personnes à faire allusion au géniteur de Marius. Ce n'est pas que le sujet soit tabou, mais ce n'est pas quelque chose que j'aime aborder avec des inconnus. Encore moins quand ils affichent une mine inquisitrice. Un picotement de gêne se diffuse lentement dans mon

cou et je pivote vers mon fils pour lui tendre les clés.

— Mon chéri, si tu allais jouer pendant que je discute avec notre voisine ?

Marius s'éloigne d'un pas léger et je fais une réponse des plus brèves :

— Le père de mon fils ne vit pas avec nous.

La voisine a un mouvement de recul, comme si j'avais menacé de l'asperger avec un aérosol toxique. Son époux, les bras chargés de sacs, pénètre au même instant dans le hall et me salue avec chaleur, ce qui contraste très nettement avec l'attitude de sa femme. Je lui rends son amabilité et pendant qu'il s'engage dans l'escalier, je surprends Natacha en train de me dévisager de la tête aux pieds.

— Eh bien, je suis navrée de votre situation, déclare-t-elle enfin. En tout cas, sachez que mon mari et moi sommes très heureux ensemble.

Je reste muette de stupéfaction. C'est quoi, ce délire ? Je ne le saurai probablement jamais puisque Natacha prend congé sur-le-champ et se faufile à l'étage, claquant exagérément sa porte.

Quel charmant accueil !

Ma voisine vient de me rappeler pourquoi je me confie si peu aux autres. Évidemment, je ne rentre pas dans les « bonnes » cases.

Un peu plus tard, sur Skype, mon père me rassure comme il le peut :

— Tu es jolie ET célibataire. Cette femme te perçoit comme une menace pour son couple parce qu'elle n'a pas confiance en elle. C'est le coup classique, ma pauvre Lilou.

J'affiche une moue sceptique.

— Je ne suis pas du genre à sauter sur tout ce qui bouge.

— Moi je le sais, mais pas elle. Elle a voulu marquer son territoire.

— Je n'ai pourtant pas allumé son mari ! C'est tout juste si j'ai eu le temps de le saluer.

William se rapproche de sa webcam et plisse les yeux.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Ceux qui voulaient voir la mer
Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON